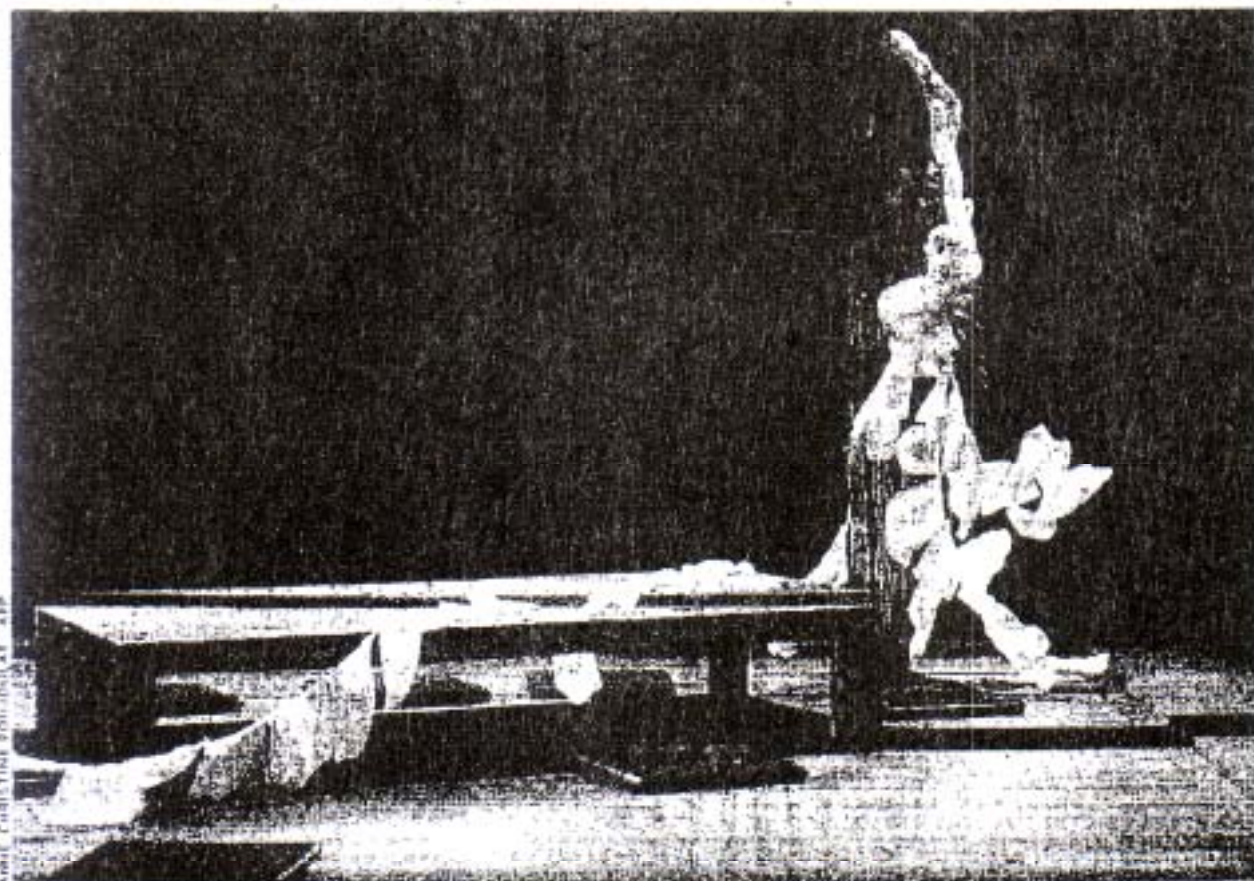


Fisbach adapte en japonais «les Gens de Séoul»,
pièce sur l'incompréhension qui se joue des codes.

La malice de «Séoul»



Dans *Gens de Séoul*, les acteurs accrochent la foule du regard pour la prendre à témoin.

Gens de Séoul, d'Oriza Hirata,
mis en scène par Frédéric Fisbach, spectacle
en japonais surtitré, lycée Mistral
18 heures, les 25 et 26 juillet.

Dans la chaudière avignonnaise, la fin d'après-midi n'est pas le moment idéal pour écouter du théâtre. Même vaguement climatisé, le gymnase du lycée Mistral se prête à l'engourdissement. Frédéric Fisbach y propose un spectacle tout en malice et en sophistication, très drôle mais un peu difficile. Il faut, pour l'apprécier, surmonter plusieurs appréhensions. La première tient au barrage de la langue: deux heures en japonais, même avec un surtitrage en rythme, cela demande un effort. D'autant que *Gens de Séoul*, la pièce d'Oriza Hirata, compte plus de vingt personnages interprétés par seize acteurs. L'autre difficulté tient à la forme du spectacle, qui donne l'impression d'être régi par des codes mystérieux. Mais, dès que l'on a compris que son incompréhension culturelle est justement un thème central de la pièce, cela va mieux. **Ritualisé.** Avec l'auteur Oriza Hirata, Fisbach poursuit une collaboration brillamment entamée en 2000 par *Tokyo Notes*. Grand voyageur, Hirata

écrit des textes très marqués par le théâtre européen, et par des auteurs tels que Botho Strauss. Or, dans sa mise en scène de *Gens de Séoul*, Fisbach s'amuse à ramener la pièce vers une esthétique ritualisée à l'extrême. Il annonce la couleur dès le prologue, où l'un des acteurs lit les indications scéniques de l'auteur: lequel parle, comme dans le théâtre occidental, d'entrées et de sorties «à cour» ou «à jardin». Sauf que le dispositif scénique de Fisbach rend ces termes absurdes: les spectateurs sont

Impossible de ne pas se sentir concerné par ce portrait impitoyablement drôle d'une famille de colons japonais installée en Corée et pleine de préjugés.

placés de part et d'autre d'une scène surélevée, qui évoque vaguement le théâtre nô. Fantômes ou mannequins dès qu'ils sont sortis de l'aire de jeu embarquent alors dans un étrange ballet qui tient du collage d'affiches et de la calligraphie. Les comédiens, eux, souffrent d'accès réguliers de mutisme: ils s'arrêtent au milieu d'une phrase, jettent des regards -angoissés, amusés- aux spectateurs, comme pour les prendre à témoin, avant d'enchaîner. Comme des gens

qui ne comprendraient pas exactement ce qui leur arrive. **Certitudes.** C'est toute l'histoire de *Gens de Séoul*, qui met en scène une famille japonaise installée en Corée à la veille de son annexion par le Japon, en 1910. Dans le salon où l'on sert le thé débarquent artisans, voisins, amis, domestiques. Des colons bien pensants, arriérés à leurs préjugés et certitudes, ridicules et pourtant attachants parce que Hirata a le chic pour donner à chacun une profondeur en trois répliques. Il dresse d'eux un portrait im-

pitoyablement drôle, ainsi cette scène où l'une des filles de la maison disserte sur l'infériorité des autochtones: «*Le coréen est une langue trop grossière pour produire de la littérature.*» En tant que citoyens d'un pays ayant eu une histoire coloniale, impossible de ne pas se sentir concernés. La pièce fourmille d'idées - l'arrivée d'un illusionniste qui... disparaît -, de quiproquos et de situations loufoques, portés par une troupe remarquable d'invention et de diversité, qui mériterait un auditoire moins intimidé. ◀

RENÉ SOLIS
(envoyé spécial à Avignon)